

« Perco », « tacot », « toto », ou de l'héritage de l'argot poilu dans le français actuel

Loredana TROVATO
Université d'Enna « Kore » (Italie)
loredana.trovato@unikore.it

REZUMAT: „Perco” ('bârfă'), „tacot” ('rablă'), „toto” ('păduche'), sau despre moștenirea argoului *poilu* în franceza actuală

Acest articol urmărește să ofere o scurtă prezentare a moștenirii argoului *poilu* (nume dat soldaților francezi din Primul Război Mondial și însemnând „curajos”, dar și „păros”) în lexiconul francezei contemporane. Pentru a face acest lucru, vom analiza, în prima parte, întreaga „lexicografie de război” care merge din 1915 până în 1919: vom prezenta mai întâi câteva exemple de lexic și dicționare „comice”, publicate în ziarele de front, pentru a ne concentra apoi asupra dicționarelor lui Claude LAMBERT, Lazare SAINÉAN, al Editurii Larousse, al lui Albert DAUZAT, Francis DÉCHELETTE și Gaston ESNAULT. În partea a doua, vom arăta, cu ajutorul unor tabele de sinteză, impactul graiului *poilu* asupra limbii franceze curente. Vom folosi, în special, dicționarul *Grand Robert de la langue française*, pentru că acesta este, în prezent, un instrument de referință dintre cele mai complete și fiabile.

CUVINTE-CHEIE: *lexicografie, argou, poilu, cuvinte, Primul Război Mondial*



ABSTRACT: “Perco” (‘rumor’), “tacot” (‘jalopy’), “toto” (‘louse’), or the Heritage of *Poilu* Slang in Present-day French

This article aims to provide a brief overview of the legacy of slang trenches in the lexicon of contemporary French. To achieve this objective, we will analyze, in the first part, the “lexicography of war” between 1915 and 1919: foremost, we will present lexicons and “comic dictionaries” published in trench newspapers. Then, we will focus on dictionaries by Claude LAMBERT, Lazare SAINÉAN, the publishing house Larousse, Albert DAUZAT, François DÉCHELETTE and Gaston ESNAULT. In the second part, we will report, by some summary tables, the impact of “parler poilu” on present-day French. We will use, in particular, the *Grand Robert de la langue française*, because it is, at present, a reference tool among the most complete and reliable.

KEYWORDS: *lexicography, argot, French soldiers, words, World War I*

RÉSUMÉ

Cet article vise à proposer un aperçu de l'héritage de l'argot des tranchées dans le lexique du français contemporain. Pour ce faire, nous analyserons, dans la première partie, l'ensemble de la « lexicographie de guerre » qui va de 1915 à 1919 : nous présenterons tout d'abord les lexiques et les « dictionnaires drolatiques » parus dans les journaux de tranchées pour nous concentrer ensuite sur les dictionnaires de Claude LAMBERT, de Lazare SAINÉAN, de la maison d'éditions Larousse, d'Albert DAUZAT, de François DÉCHELETTE et de Gaston ESNAULT. Dans la deuxième partie, nous rendrons compte, à l'aide de quelques tableaux synoptiques, de l'impact du « parler poilu » sur le français courant. Nous utiliserons, en particulier, le *Grand Robert de la langue française*, parce qu'il représente, à l'heure actuelle, un outil de référence parmi les plus complets et les plus fiables.

MOTS-CLÉS : *lexicographie, argot, poilus, mots, Première Guerre mondiale*



1. Introduction



ESSAYER DE CERNER CE QUE fut l'expérience des soldats de la Grande Guerre passe tout d'abord par l'exploration de la langue utilisée à l'époque au front. Car un événement traumatisant comme une guerre à la portée mondiale, qui inaugure la modernité technologique et qui préannonce la décadence du modèle culturel européen, ainsi que la fin de l'hégémonie économique du vieux continent, ne peut qu'impliquer, entre autres, l'enrichissement du vocabulaire et le renouvellement linguistique.

Issus de milieux sociaux très divers et provenant de toutes les régions de France et des colonies aussi, les soldats apportent au front un riche bagage langagier qui a constitué, pour la plupart, la base pour la création de mots aptes à nommer la vie de tous les jours en tranchée, ou à rendre compte de l'évolution des armes et des techniques de combat. Ils ressentent le besoin de « dire » et « raconter » – comme une sorte d'acte cathartique – pour démystifier l'horreur de la guerre, chasser le « cafard » et rire des atrocités vues et subies dans les champs de bataille.

Grâce à la réduction du taux d'illettrisme suite aux lois scolaires de Jules Ferry, cette guerre est la première à être médiatisée et à produire un nombre extraordinaire d'écrits. Cartes postales, lettres, récits divers et romans, presse du front témoignent de la naissance d'un « argot des tranchées » ou « argot des poilus ». Tout au long du conflit, cette langue s'enrichit de nouveaux termes ; ce qui entraîne vite la nécessité de la fixer à travers la rédaction de lexiques et dictionnaires. Comme l'écrit Odile ROYNETTE :

Des milliers de pages ont en effet été consacrées pendant le conflit à l'impact de la guerre sur la langue. En France, la presse quotidienne, les revues savantes, les dictionnaires encyclopédiques et les dictionnaires de langue, les grandes enquêtes linguistiques, celle d'Albert Dauzat et de Gaston Esnault particulièrement, la littérature combattante, les journaux intimes, les correspondances des civils comme des soldats, les discours des hommes politiques enfin constituent une manne documentaire d'une richesse exceptionnelle qui forme un ensemble à la fois dense, hétérogène et lacunaire [...].

(2010 : 10-11)

Les premiers lexiques apparaissent dans les journaux de tranchées dans un but ludique plutôt que didactique. Ils obtiennent un succès extraordinaire, parce qu'ils combinent l'esprit irrévérencieux et la cocasserie des définitions à la volonté d'apprendre la signification des principaux mots de tranchées. Parallèlement se développe un métadiscours lexicographique, qui a pour conséquence directe la publication d'une série de dictionnaires de 1915 à 1919, où on peut trouver un ensemble très varié de termes, dont, aujourd'hui, la plupart ont disparu, d'autres ont changé de sens, beaucoup n'évoquent rien dans l'esprit d'un lecteur contemporain.

Le développement d'un vocabulaire propre aux combattants suit de près l'enracinement de l'ethos collectif (nationaliste, populiste, patriotique), s'il est vrai que la langue est l'expression la meilleure de l'identité d'un peuple, d'un groupe social, d'un milieu. Elle sert à la propagande de guerre visant à persuader les Français de la nécessité de combattre contre l'« usurpateur allemand », en contribuant ainsi à l'ancrage solide du principe de « nation » et du sens d'appartenance à la « fière race gauloise », comme l'on peut lire dans cette exhortation adressée au poilu : « *Dans la tranchée, dans la boue, sous la flotte, tu lances des mots savoureux, des plaisanteries saupoudrées du vrai sel gaulois [...]* » (*Le Klaxon* 1916 : 1).

2. Des lexiques à la lexicographie de guerre

L'année 1915 est donc marquée par l'essor de cette lexicographie de guerre, témoignant de l'existence d'un « *argot des Poilus, langue savoureuse faite surtout d'argot parisien, d'argot colonial et de termes nouveaux créés [sic !] pendant la guerre, que nos philologues feraient bien de recueillir pour l'édification de l'avenir* » (*L'Écho des gourbis* 1915 : 4). On assiste à la parution de petits lexiques, « dictionnaires drolatiques », suppléments du *Dictionnaire de l'Académie*, qui remplissent les pages des journaux de tranchées et qui ont l'ambition de dévoiler la signification des mots nouveaux, tout en amusant les lecteurs avec des définitions bizarres et fantaisistes. Les premiers canards à publier des vocabulaires sont *L'Écho des gourbis* et *L'Écho des marmites*, dont la brève présentation met en lumière les conséquences de la guerre au niveau sémantique :

La guerre qui a amené de nombreuses perturbations n'a pas laissé indemne la langue française, un certain nombre de termes ont changé de signification. Il importe que chacun soit au courant de ces transformations et n'emploie plus par exemple le mot : Autobus pour parler des voitures automobiles servant au transport des voyageurs, ce terme désigne maintenant le morceau de viande, devant servir en principe à l'alimentation du soldat, mais que la meilleure des mâchoires se refuse à entamer.

(L'Écho des marmites 1915 [a] : 6)

Cette rubrique propose deux colonnes de descriptions plaisantes des termes les plus utilisés au front. Le succès est immédiat, si bien que, dans le numéro suivant, une liste plus complète de mots du français avec leur équivalent argotique fait son apparition :

Les lecteurs de l'Écho des Marmites ayant paru apprécier dans notre dernier numéro l'article d'« Agatha » sur le vocabulaire de la guerre, nous nous faisons un plaisir d'initier plus complètement le grand public au secret de l'argot des tranchées.

Allumette : Souffrante, flambante.

Argent : Pognon, Auber, pèze, braise. [...]

Baionnette [*sic !*] : Fourchette, cure-dents, Rosalie. [...]

Bœuf : Singe.

Boucher : Louchébem.

Bruit : Boucan, sproum, bouzin, baroufle.

(L'Écho des marmites 1915 [b] : 6)

De même, le *Canard du Boyau* affirme la nécessité d'enregistrer les modifications au lexique déterminées par la guerre dans l'introduction à son « Dictionnaire de l'Académie » :

N'a-t-il pas fallu à notre nouvelle langue le temps de se former, de s'épanouir ? Que de termes puissamment colorés sont venus enrichir notre langage depuis une année ! D'ancuns [*sic !*] passent, d'autres demeurent. Fixons, dès maintenant, parmi ces derniers, les plus usuels, dans ce « Supplément » au Dictionnaire de l'Académie.

(Le Canard du boyau 1915 : 3)

Sur le modèle de ces journaux pionniers, d'autres publient leurs rubriques consacrées au lexique poilu, dont les caractéristiques principales sont l'irrégularité des parutions et la finalité ludique qui s'accompagne à celles didactique et scientifique. En effet, les définitions sont souvent brèves, extravagantes et amusantes, et cherchent à « combattre » ironiquement celles « de l'Académie française », comme l'annonce le « Dictionnaire drôlatique [*sic !*] » de *Cingoli-Gazette*, où l'on peut lire par exemple :

Cafard. – Insecte hypocrite et mouchard. [...]

Canard. – Palmipède domestique élevé par les journalistes.

Cancan. – Danse de langue.

Cancer. – Tumeur du Zodiaque. [...]

Chagrin. – Cuir triste dont on fait des chaussures et des étuis.

Chausson. – Pâtisserie qu'on met au pied.

(Cingoli-Gazette 1918 : 2)

Dans l'ensemble des journaux de tranchées, il est facile de remarquer que les définitions les plus cocasses se réfèrent surtout aux mots-clés de la guerre, ainsi qu'à l'expression de son idéologie dominante et de ses valeurs nationalistes et patriotiques. On trouve des explications assez variées et bizarres de termes tels que « poilu », « boche », « embusqué », « cafard », « boyau », « pignard », « singe », « rabiote », « cuisinot », entre autres, témoignant non seulement de la richesse de ce vocabulaire, mais aussi de la grande créativité et de l'humour des soldats. Par exemple, l'« embusqué » est défini comme un « *animal type bipède* » qui « *vit ordinairement dans les pays de l'arrière. Il est hurré, les mains d'une blancheur immaculée ; parle bien et souvent trop* » (Le Gafouilleur 1916 : 4) ; la blancheur de ses mains est implicitement critiquée dans la définition suivante concernant le « poilu », décrit comme « *un être sale, couvert de boue, vivant dans l'eau comme dans l'air* » (Ibid.).

Toutefois, cette lexicographie « profane » ne répond pas suffisamment à la demande du public, qui veut par contre des dictionnaires se penchant de façon sérieuse sur la production langagière des poilus dans les tranchées. La première œuvre de ce type est à un ex-brancardier, Claude LAMBERT, qui publie à Bordeaux une brochure de trente-deux pages, où sont rassemblées cinq cent trente-trois entrées, dans le but de livrer au grand public un langage « *caractéristique et imagé* », « *souvent énigmatique et difficile à comprendre pour des civils* » (1915 : 4). Chaque vedette est suivie de sa définition ou de son équivalent en français standard : en effet, l'auteur n'offre pas d'explications morphologiques ou étymologiques, ni il cherche à comprendre les raisons du développement d'un argot des tranchées. Il évite en outre d'insérer tous les mots grossiers, ou considérés comme obscènes, en censurant même le terme « boche ».

Pour combler ces lacunes, Lazare SAINÉAN – linguiste d'origine roumaine – publie, la même année, *L'Argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, qui se veut comme une étude scientifique de cette langue qu'il fait dériver du « *mouvement actuel du vocabulaire parisien* » (1973 : 5), renouvelé grâce à la guerre :

Source de vie intense et d'énergie nouvelle, la guerre actuelle ne laissera pas d'exercer une action féconde sur toutes les manifestations de la vie sociale.

Parmi celles-ci, la plus vivante, le langage populaire parisien, en porte d'ores et déjà des traces de renouvellement. Des termes qui, avant la guerre, restaient confinés dans des milieux spéciaux, ont acquis, à la lumière des événements tragiques que nous venons de traverser, un relief inattendu, et d'isolés qu'ils étaient, sont en train d'entrer dans le large courant de la langue nationale.

(1973 : 9)

SAINÉAN étudie l'argot des tranchées pour satisfaire à la curiosité de l'opinion publique, de ceux qui sont restés à l'arrière et qui voudraient comprendre l'idiome tout à fait particulier utilisé par les « enfants du front ». Cependant, il ne s'intéresse véritablement pas à l'oral, se contentant d'utiliser comme sources primaires les lettres et les journaux de tranchées. Il exclut donc les mots qui n'appartiennent pas à l'argot parisien, ainsi que ceux prononcés au front mais qui n'apparaissent pas encore à l'écrit.

C'est dans l'objectif de mieux apprendre et connaître le « langage actuel de nos soldats, de nos poilus » (AA.VV. 1916 : V) que la maison d'éditions Larousse publie, en 1916, un *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*, qui se compose de trois cents pages de termes appartenant au vocabulaire technique de l'armée.

L'avant-propos souligne la volonté d'aider à la compréhension des écrits de guerre et le caractère éphémère de cette langue :

Il facilite la lecture des écrits militaires, dont le sujet n'est pas trop spécial, et des œuvres si variées que la guerre fait éclore de la foule armée de notre démocratie ; il rendra intéressante la comparaison entre les éléments que l'usage aura légitimés et ceux qui mourront avec les circonstances tragiques ou les fantaisies humoristiques dont ils sont nés.

Pour réaliser cet objet, à la fois d'actualité et d'utilité générale, nous avons consulté les dictionnaires usuels ; les études d'écrivains militaires destinées au grand public ; les écrits d'un certain nombre (malheureusement trop réduit) de romanciers et de poètes inspirés par la guerre ; quelques correspondances privées ; les journaux du front ; enfin les conversations des « poilus » eux-mêmes.

(AA.VV. 1916 : V)

Par rapport à l'œuvre de SAINÉAN, ce dictionnaire tient compte non seulement des écrits, mais de l'oral aussi ; il évite les termes de l'argot parisien, accordant plus de place aux néologismes, aux provincialismes et aux « termes d'argot militaire usités avant la guerre, exception faite de ceux que condamne leur extrême crudité ; termes jaillis de la fantaisie, du quiproquo » (AA.VV. 1916 : V). En même temps, il enrichit le texte avec « des mots, des phrases que l'histoire retiendra, des citations humoristiques, quelques définitions étrangères correspondant à nos grades et à notre armement, les chants nationaux des alliés » (AA.VV.

1916 : VI), dans l'espoir d'offrir une étude méthodique qui puisse « ouvrir la route à des recherches entreprises sur un plan plus vaste » (AA.VV. 1916 : VI). De fait, deux ans après, deux riches publications s'ajoutent au domaine de la lexicographie de guerre : *L'Argot de la guerre. D'après une enquête auprès des Officiers et Soldats* (1918) d'Albert DAUZAT et *L'Argot des Poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la Grande Guerre de 1914* (1918) de François DÉCHELETTE.

Protagoniste indiscutable de l'essor de la linguistique en France, Albert DAUZAT était déjà connu pour deux livres publiés avant le début de la Grande Guerre, qui étaient le reflet de son goût pour la vulgarisation scientifique : *La Vie du langage* (1910) et *La Défense de la langue française* (1912). La guerre lui donne la possibilité de mener une enquête sur l'argot des tranchées « qui porte témoignage de son enrôlement dans une culture de guerre qu'il observe et à laquelle il participe comme tant d'autres intellectuels de son temps » (ROYNETTE, in DAUZAT 2009 : 17) :

N'y avait-il pas lieu de rassembler et de classer dans un herbier national, - comme disait Gaston Paris pour les patois, - la flore vivante et pittoresque d'un langage qui se rattacherait à tant de souvenirs glorieux et douloureux, avant qu'elle ne soit fanée au grand soleil de la paix ? Nous avons l'occasion rare d'observer les contre-coups [*sic* !] opérés sur le langage par le plus formidable conflit que l'histoire ait enregistré ; nous pouvons observer, contrôler, saisir sur le vif les créations et les figures jaillies spontanément de la tranchée, du cantonnement, de l'hôpital, les résultats produits par le mélange des contingents, des armées, des races. Laisserions-nous passer le moment favorable ?

(DAUZAT 2009 : 37-38)

Il recueille près de deux mille mots et expressions, dont un tiers provenant de l'argot parisien, un tiers de l'argot de caserne (non seulement français, mais algérien aussi) et des provincialismes, et un autre tiers « par les créations de la guerre, dont le nombre a dépassé nos prévisions » (2009 : 41). DAUZAT tient en tout cas à remarquer que son lexique est encore incomplet, qu'il n'offre qu'une « base suffisante pour analyser l'argot de la guerre d'après des documents authentiques » (*Ibid.*) et qu'il a volontairement exclu les mots du français courant et du patois « toutes les fois qu'ils ne sont pas sortis de leurs milieux d'origine » (*Ivi* : 40), ou ceux considérés comme obscènes ou trop crus.

Il consacre ensuite le premier chapitre à l'influence exercée par la guerre sur le langage, en mettant en évidence le fait que « les guerres ont toujours contribué dans une large mesure au renouvellement du vocabulaire » (*Ivi* : 43). Il envisage en outre « quatre sources principales de néologismes » (*Ivi* : 45), telles que

(I) les termes « *des corps étrangers et coloniaux qui ont séjourné en France* » (*Ibid.*), en particulier ceux des troupes anglaises, américaines, arabes et soudanais ;

(II) les termes issus de l'occupation allemande dans le Nord de la France, qui se présentent comme des formes francisées de l'allemand et qui sont censés rester à l'état de provincialismes, pourvu qu'ils résistent à la fin du conflit ;

(III) les mots allemands utilisés par les soldats français emprisonnés dans les camps allemands ;

(IV) les termes arrivés d'Orient et d'Italie.

DAUZAT est bien convaincu de la force de ce langage développé au front : il apporte à ce propos l'exemple des mots « poilu » et « boche » qui se sont affirmés malgré les critiques des puristes et leurs tentatives de « *sarcler les mauvaises herbes grammaticales* » (*Ivi* : 47). Quant aux origines, il souligne que cet argot ne s'est pas développé de bout en blanc après quelques mois de guerre, mais qu'il dérive de l'ancien argot de caserne et du langage populaire. Sa diffusion et son importance sont dues aux conditions particulières de la guerre qui a fixé « *pendant de longs mois les soldats dans les cantonnements ou les tranchées, et en les séparant de la population civile* » (*Ivi* : 51).

Il participe aussi à la polémique concernant ces poilus qui nient l'existence d'un argot des tranchées :

C'est une invention de l'arrière, dit l'un. C'est une mystification de journalistes, déclare un second. Ce sont les embusqués qui parlent l'« argot poilu », renchérissent plusieurs autres. [...] Il suffit cependant d'écouter des soldats, permissionnaires ou autres, parler entre eux, - car ils reviennent, plus ou moins, au langage courant lorsqu'ils s'entretiennent avec des civils, - pour se convaincre que nos « poilus » emploient un grand nombre de mots et de locutions que la plupart de nos compatriotes ne connaissent pas ou qu'ils ignoraient avant la guerre.

(*Ivi* : 52)

Pour expliquer ce refus, il cite François DÉCHELETTE, un de ses correspondants, auteur d'un dictionnaire de l'argot poilu, paru en même temps que celui de DAUZAT, selon qui « *le soldat nie l'existence de son langage spécial, d'abord parce qu'il a honte de mal parler, ensuite parce qu'il veut cacher son langage aux profanes de l'arrière* » (*Ivi* : 53).

Si l'on compare les avant-propos de DAUZAT et DÉCHELETTE, il est possible de remarquer beaucoup de traits communs entre les deux. Qui plus est, l'ouvrage de DÉCHELETTE est complété par la préface de Gaston LENÔTRE, qui retrace, lui aussi, les origines de la langue des poilus en utilisant les mêmes considérations et citations de DAUZAT :

Comment est né l’idiome du front ? Par quelles voies rapides s’est-il propagé ? Évidemment, il répondait à un besoin. Lorsque les hommes vivent en commun, isolés du reste de leurs compatriotes, les occupations et les impressions semblables, les nouvelles habitudes, la constante promiscuité entre gens venus de pays différents et s’exprimant en patois variés, expliquent l’adoption d’un langage spécial. Il y a de tout dans l’argot de nos héros : du patois picard ou angevin, des synecdoques, du breton, des métoplasmes, de l’arabe, de l’annamite, des calembours et de l’anglais. L’ancien argot de caserne et le vocabulaire de l’ouvrier l’ont particulièrement alimenté. Ceux qui le parlent sont pressés : ils rognent d’un mot ce qui est inutile, lui coupent la tête, plus souvent la queue : la *perme* (pour permission) ; le *gnon* (pour oignon) ; camarade n’en finit pas, on a créé *poteau* (ce à quoi l’on s’appuie), qui, jugé trop long à son tour, est devenu *pote*...

(DÉCHELETTE 1918 : V-VI)

DÉCHELETTE est persuadé que la mode de parler « poilu » est circonscrite aux circonstances de la guerre et qu’elle ne survivra pas, une fois la paix déclarée et les soldats rentrés à leurs foyers. Il explicite ensuite le type de mots insérés dans son vocabulaire, tels que (I) « *les mots nouveaux de l’argot de la guerre* » ; (II) contrairement à DAUZAT, « *les principaux mots d’argot parisien qui sont d’un usage courant chez les poilus* » ; et (III) « *les mots d’argots militaires spéciaux (aviation, aérostation, automobilisme)* » (Ivi : 8).

Il dresse enfin une liste des origines principales de cet argot, en remarquant la tendance – commune à tous les argots – à créer plusieurs synonymes, à « *avilir et dégrader la langue* » et à « *matérialiser l’idée* » (Ivi : 12) :

1° Des mots imagés pour désigner des choses nouvelles ou créer un doublet argotique. Ex. : *Calendrier, montre, tortue, raquette, valise, tromblon, cagoule, museau de cochon, ficelles*, etc.

2° Des mots français auxquels on a donné un sens nouveau ou que l’on a déformés. Ex. : *Filon, graisse de chevaux de bois, guetteur, se taper la tête, embusqué, frigo, auxi, tranchemar*, etc.

3° De vieux mots de français ou de patois provinciaux. Ex. : *Marre, bourrin*, etc.

4° Des mots d’argot parisien ou d’atelier appliqués à la guerre. Ex. : *Zigouiller, loupper, fade, poteau, boulot*, etc.

5° Des mots de caserne. Ex. : *Rabiot, boule, fayot, jus, cabot, pied, remplié, rata, biffe, citrouillard*, etc.

6° Des mots provenant des troupes coloniales (algériennes, tonkinoises, ou sénégalaises), la plupart provenant des langues indigènes. Ex. : *Nouba, cahoua, klebs, toubib, guitoune, cagnat, choum-choum, toumani, bananes*, etc.

7° Quelques mots étrangers, allemands, italiens ou anglais. Ex. : *Nixe, schlass, schloff, kapout, schnaps, schnick, mariole, bath, ridère, palace*, etc.

(Ivi : 11-12)

Le dernier ouvrage qui achève cette saison propice à la lexicographie de guerre est *Le Poilu tel qu'il se parle* (1919) du grammairien Gaston ESNAULT, dont le but principal est de fournir « un tableau des jeux de la langue et de la pensée, des « sématismes » en usage chez le combattant de la guerre actuelle » (1919 : 7). Par rapport aux autres dictionnaires, il se compose de six cents pages, contenant un nombre plus consistant de mots et expressions et leurs « syssémantiques » [1], dont il essaye de retracer l'étymologie, ainsi que la première attestation au front. Il s'agit d'une recherche plus complète, redevant en tout cas de ses prédécesseurs.

Il souligne surtout, à plusieurs reprises et à partir du titre, qu'il ne veut pas se limiter à l'écrit, mais qu'il veut essentiellement enregistrer la langue parlée au front, en tant que seule source véritable de cet argot :

Les soldats ne sont pas tous des gavroches parlant de la main gauche à jet continu ; et, comme le rire est le signe de la domination de l'esprit sur les choses, il est très vrai aussi que l'homme des tranchées sous le marmitage ne rit pas sempiternellement. Mais si un romancier force un peu le dosage des mots pittoresques, c'est par une nécessité de condensation artistique. — En tout cas, il serait maladroit, quand on veut constituer un dictionnaire poilu, de vider son calepin de tous les mots dont la première connaissance se trouve due à une lecture. Il n'y a de vraie langue humaine que ce qui tombe de la langue que nous avons dans la bouche ; mais un vieux tranchéen [*sic !*] a le droit de témoigner de la sincérité générale des écrivains. J'ai été trop heureux de rencontrer dans mes lectures des termes savoureux vers lesquels je portais ensuite mon enquête, et qui l'un après l'autre comme à plaisir sont tombés dans mon observation auditive.

(Ivi : 13-14)

Il met en évidence que la plupart des termes enregistrés appartiennent aux « actes de la vie ordinaire » et sont des synonymes des « idées éminentes chez le combattant », c'est-à-dire « Manger, Boire, Jeûner, Mourir, Quereller, Peiner » (Ivi : 16).

La guerre terminée, la prophétie tant déclamée s'avère : il paraît superflu de parler l'« argot des tranchées » ou d'en écrire. On ne retient plus la même attention sur ce parler et plusieurs termes tombent en désuétude : le seul témoignage de l'énorme patrimoine lexico-culturel semble être le *Larousse Universel* de 1922, une encyclopédie en deux tomes conçue pour substituer le *Grand Dictionnaire Universel du 19^e siècle* (1866-1877) de Pierre LAROUSSE, afin de rendre compte de tous les changements engendrés par la Grande Guerre dans le domaine des connaissances et des savoirs techniques et scientifiques. Cette dernière sera vite remplacée par le *Nouveau Larousse universel* (1948), où disparaîtront définitivement la plupart des termes de l'argot poilu qui avaient tant choqué les puristes à l'époque de la « vacherie en bottes » (CÉLINE 1988 : 170).

3. Des mots poilus dans le *Grand Robert de la langue française*

Si, la vague passée, cet argot semble disparaître, effacé par la crise des années 1930 et la violence de la Deuxième Guerre mondiale, il est légitime de se demander quelle est sa place dans les dictionnaires actuels et quel impact a eu la lexicographie de guerre sur le français courant. Pour ce faire, nous avons utilisé le *Grand Robert de la langue française* (GRLF), dictionnaire en ligne dont la consultation n'est possible que sous abonnement. Nous l'avons choisi parce qu'il représente, dans le panorama des dictionnaires de français, un outil de référence parmi les plus complets et les plus fiables. Nous avons constaté que la plupart des mots ont disparu ou sont considérés comme vieillissés ou vieux, tandis que le nombre de ceux qui sont encore actuels est assez réduit. Il est clair que nous nous limiterons à l'analyse des termes les plus connus, concernant la vie quotidienne des soldats dans les tranchées, car il est impossible de rendre compte ici de tout le lexique et de ses variations. Pour faciliter la lecture et la comparaison entre le passé et le présent, nous utiliserons des tableaux synoptiques, où les mots seront rangés selon l'ordre alphabétique.

3.1. Mots disparus

Nous employons cette formule pour désigner les mots et les expressions de l'argot des tranchées qui ne sont pas attestés dans le dictionnaire. Nous insérons en outre ceux qui existaient antérieurement, mais qui, pendant le conflit, ont pris une connotation sémantique différente. Ce sont les « mots imagés pour désigner des choses nouvelles ou créer un doublet argotique » (v. *infra*, DÉCHELETTE), comme « autobus » (v. ci-dessous), dont la signification actuelle est celle préexistante à la guerre. C'est la catégorie la plus riche, qui inclut tous les mots les plus « savoureux » de cette langue, tels que les termes dérivés de « poilu » et « boche » : « Bochie » ou « Bochonnie » (synonymes d'« Allemagne »), « bochonnerie » (« acte sale d'un Boche », ESNAULT 1919 : 89), « bocheton » ou « bochaillon » (« rejeton de Boches », *Ibid.*), « bochemar » ou « bochard » (synonymes de « Boche »), les formes hypocoristiques « poipoil » et « poilpoil », l'adjectif « poilusien » et le substantif « poilulogue ».

Mot / expression	Argot des tranchées	Attestation dans le GRLF
Antipuant	« Masque protecteur contre les gaz asphyxiants » (DAUZAT 2009 : 214).	Pas attesté.
Autobus	« Morceau de viande que la meilleure des mâchoires se refuse à entamer » (ESNAULT 1919 : 49).	Oui, mais au sens propre de « véhicule automobile pour le transport en commun des voyageurs, dans les

	Selon ESNAULT l'idée est celle d'une « <i>Viande à consistance de pneumatique d'autobus</i> » (<i>Ivi</i> : 50), d'où la synecdoque.	<i>villes</i> ». L'acception argotique n'a donc pas été retenue.
Bac à rab	C'est « <i>le trou où l'on enterre les détritrus de cuisine</i> » (DÉCHELETTE 1918 : 31).	Locution pas attestée. On trouve seulement le terme « bac » au sens prochain de « <i>réceptient servant à divers usages</i> ».
Bergougnan	Synonyme d'« autobus ». Allusion au « <i>pneu Bergougnan</i> » (ESNAULT 1919 : 50).	Pas attesté.
Bibendum	Synonyme d'« autobus ». Allusion au bonhomme du pneu Michelin, « <i>dont l'élasticité « boit » l'obstacle</i> » (<i>Ibid.</i>).	Pour le GRLF, le terme remonte à 1916 et indique une « <i>viande dure, caoutchouteuse</i> ». Il rentre aujourd'hui dans la catégorie de l'argot militaire ancien ; <i>ergo</i> , il n'est plus utilisé.
Billard	« 1. Espace libre entre les tranchées adverses. 2. (<i>hóp.</i>) table d'opération, de pansement » (DAUZAT 2009 : 218). Les deux significations se trouvent chez DÉCHELETTE aussi, selon qui le « <i>billard</i> », c'est « <i>l'espace vide entre les réseaux barbelés français et ennemis</i> . » (DÉCHELETTE 1918 : 40). ESNAULT atteste le mot en tant que « <i>terrain d'exercices</i> » et « <i>terrain de combat</i> » (ESNAULT 1919 : 77).	Entre les deux significations, le dictionnaire n'a retenu dans le langage familier que « <i>table d'opération</i> ».
Chocotière	« <i>Véhicule du Service d'hygiène</i> » (<i>cf. Ivi</i> : 592).	Pas attesté.
Claque-merde	« <i>Bouche</i> ». « <i>Ferme ton claque-merde !, Tais-toi !</i> » (<i>Ivi</i> : 165).	Pas attesté.
Couinard	« <i>Téléphone</i> » (DAUZAT 2009 : 93, 231).	Pas attesté.
Cra	D'origine onomatopéique pour indiquer un « <i>explosif fusant ou instantané</i> » (<i>Ivi</i> : 231).	Pas attesté.
Cremage	« <i>Saleté</i> » (<i>Ivi</i> : 232).	Pas attesté.
Épluchure	« <i>Éclat d'obus</i> » (DÉCHELETTE 1918 : 94).	Pas attesté au sens de l'argot poilu.
Gaspiller	« <i>Amocher, tuer</i> ». Selon ESNAULT, cette acception dérive de l'idée de « <i>mettre en miettes comme pain gaspillé</i> » (1919 : 263).	Pas attesté au sens de l'argot poilu.

Miaulant	« <i>Obus allemand de 77 fusant</i> » (DAUZAT 2009 : 250).	Pas attesté au sens de l'argot poilu, ni comme substantif.
Perco	« <i>Bruit qui court, potin, renseignement, nouvelle sensationnelle</i> » (cf. Ivi : 255).	Attesté seulement comme abréviation de « percolateur ».
Pluches (aux)	« <i>A la charge!</i> », « <i>aux manœuvres!</i> » (ESNAULT 1919 : 426).	La signification de l'argot poilu n'apparaît pas. Le GRLF atteste le terme comme appartenant à l'argot militaire ou familial au sens d'« <i>épluchage des légumes</i> ».
Puants (nom pluriel)	Ce sont les gaz et les obus asphyxiants (cf. DÉCHELETTE 1918 : 171).	Pas attesté.
Rognure de taxi	Synonyme d'« autobus », c'est-à-dire « <i>viande coriace</i> » (SAINÉAN 1915 : 106 ; DAUZAT 2009 : 280 ; Déchelette 1918 : 186 ; ESNAULT 1919 : 49-50).	Pas attesté.
Shrapnells (pluriel)	« <i>Haricots mal cuits</i> » (DAUZAT 2009 : 265).	Pas attesté au sens de l'argot poilu.
Tacot	« <i>Eau-de-vie, est surtout un terme usité parmi les troupes algériennes et coloniales</i> » (DAUZAT 2009 : 93).	Attesté au sens familier de « <i>vieille voiture, automobile cahotante, ferrillante</i> » et vieilli de « <i>petit train d'intérêt local</i> ».

3.2. Mots vieux ou vieillis

Dans cette catégorie, nous insérons les termes qui se trouvent dans le GRLF et qui sont classés sous l'étiquette de vieux ou vieillis. La distinction entre les deux est offerte par le même dictionnaire, qui considère comme « *vieilli* », un « *mot, sens ou expression encore compréhensible de nos jours, mais qui ne s'emploie plus naturellement dans la langue parlée courante* » (GRLF), et comme « *vieux* », un « *mot, sens ou emploi de l'ancienne langue, incompréhensible ou peu compréhensible de nos jours et jamais employé, sauf par effet de style* » (Ibid.). C'est l'ensemble le moins riche, car il se compose à peu près des mots analysés ci-dessous.

Mot/expression	Argot des tranchées	Attestation dans le GRLF
Boche	« <i>Allemand</i> ». C'est le dépréciatif pour indiquer l'ennemi. Comme « <i>poilu</i> » (v. <i>infra</i>), il fait l'objet de nombreuses et riches explications dans les dictionnaires et les journaux de tranchées.	Attesté comme péjoratif et vieilli pour indiquer un « <i>Allemand</i> ».

Bocherie	Dans tous les dictionnaires, il sert à indiquer tout ce qui est boche, ou qui peut être attribué au caractère des Boches.	On le fait remonter à 1914. « <i>Péj., vx. Caractère du boche. Ensemble des boches</i> ».
Canfouine	Le mot est attesté par DAUZAT comme synonyme d'« <i>abri de tranchées</i> » (2009 : 225) et par SAINÉAN comme synonyme de « <i>kasba</i> » (1915 : 57).	On le trouve au sens de « <i>chambre ; logement sommaire</i> », mais comme terme populaire et vieux ou régional.
Casse-pattes	« <i>Eau-de-vie</i> » (DÉCHELETTE 1918 : 64 ; ESNAULT 1919 : 134). DAUZAT ajoute l'adjectif « <i>mauvaise</i> » (1918 : 226).	Attesté comme familier et vieilli au sens d'« <i>alcool fort</i> ».
Dégringoler	Pour DÉCHELETTE, ce verbe veut dire (1) « <i>tuer ou blesser</i> », (2) « <i>tomber</i> » (1918 : 85).	Le verbe est attesté au sens de « <i>tuer</i> » comme familier et vieux.
Estourbir	De l'allemand « <i>gestorben</i> », au sens de « <i>tuer</i> » (DAUZAT 2009 : 67, 120).	Considéré comme vieilli dans l'acception de l'argot poilu.
Gazer	SAINÉAN et le dictionnaire Larousse l'attestent comme synonyme de « <i>fumer</i> » (SAINÉAN 1915 : 146 ; AA.VV. 1916 : 145). (1) « <i>Aller bien, à plein gaz, en parlant d'une automobile ou d'un aéroplane</i> », (2) « <i>Aller bien, aller fort, au sens figuré</i> » (DÉCHELETTE 1918 : 110). ESNAULT enregistre toutes les significations attribuées à ce verbe (1919 : 263-265).	Il est considéré comme vieux dans son acception de « <i>marcher à plein gaz</i> » (argot de l'aviation) ; tandis que, le sens « <i>aller vite</i> » est considéré comme vieilli.
Kiki	Pour le dictionnaire LAROUSSE, c'est « <i>le cou</i> » : « <i>serrer le kiki à un boche, l'étrangler</i> » (1916 : 168 ; DÉCHELETTE 1918 : 125).	La locution est attestée comme vieillie.
Maous	« <i>Gros, lourd, volumineux. S'applique à un obus, à un homme</i> » (Ivi : 132). DAUZAT ajoute les expressions synonymiques « <i>maous père</i> » et « <i>maous poil-poil</i> » (1918 : 249). Chez ESNAULT, on trouve aussi la variante « <i>maouss</i> » (1919 : 336).	Vieilli au sens de « <i>superbe, magnifique</i> ».
Perlot	SAINÉAN atteste la forme « <i>perlô</i> » (1915 : 126). C'est le	Populaire et vieux pour « <i>tabc ordinaire</i> ».

	« <i>tabac</i> » (DÉCHELETTE 1918 : 155).	
Poilu	« <i>Soldat ; homme brave</i> ». C'est l'appellation usuelle qui sert à caractériser le combattant de la Grande Guerre. Tous les dictionnaires l'attestent et, quant à son origine, offrent de longues explications.	Le mot est aujourd'hui ressenti comme vieux dans ses deux acceptations.
Poteau	« <i>Diminutif : Pote. – Camarade, copain. C'est un terme de grande amitié, celui qu'on emploie pour demander un service ou aborder un inconnu ; telle est la fraternité militaire que l'inconnu est d'emblée appelé : mon poteau</i> » (DÉCHELETTE 1918 : 170).	Forme familière et vieillie de « <i>pote</i> ».
Ripatons (au pluriel)	« <i>Pieds</i> » (AA.VV. 1916 : 252 ; DÉCHELETTE 1918 : 186).	Mot vieux au sens de « <i>souliers</i> ».
Rouscaille	« <i>Réclamation</i> » (DÉCHELETTE 1918 : 190 ; ESNAULT 1919 : 474).	Familier et vieux au sens de « <i>protestation, réclamation, plainte</i> ».
Singe	Le terme indique la « <i>viande</i> », et en particulier « <i>le bœuf assaisonné renfermé dans des boîtes de 300 grammes ou 2 kilos ; assaisonné est une manière de parler, car c'est une viande bouillie plutôt fade, sans autre condiment que du sel</i> » (DÉCHELETTE 1918 : 201). Tous les dictionnaires l'attestent.	Considéré comme familier et vieilli au sens de « <i>viande</i> ».
Tampon	Pour le dictionnaire Larousse, c'est l'« <i>ordonnance d'un officier</i> » (AA.VV. 1916 : 281). À la définition du Dictionnaire Larousse, DÉCHELETTE ajoute « <i>brosseur</i> » (1918 : 209), tandis que DAUZAT utilise la périphrase « <i>celui qui soigne les chevaux des sous-officiers</i> » (1918 : 266).	Au sens d'« <i>ordonnance</i> », le terme est attesté comme vieux.
Taube	« <i>Sorte d'avion boche ressemblant à un pigeon (taube en allemand)</i> » (DÉCHELETTE 1918 : 210).	Mot attesté comme vieux au sens d'« <i>avion allemand</i> ».
Zigomar	« <i>Sabre des cavaliers</i> » (Ivi : 229).	Mot attesté comme vieux pour indiquer un « <i>sabre de cavalerie</i> ».

3.3. Mots encore actuels

Le tableau suivant contient les termes qui sont considérés par le GRLF comme courants, appartenant à l'argot (surtout militaire) ou au registre familial. Nous avons choisi, en particulier, ceux dont la première attestation remonte à la période de la guerre et qui sont censés être de véritables néologismes poilus.

Mot/expression	Argot des tranchées	Attestation dans le GRLF
Barbelé	« <i>Fil de fer barbelé</i> » (DAUZAT 2009 : 216 ; ESNAULT 1919 : 63).	Terme du français courant.
Bled	Pour DÉCHELETTE, il s'agit d'une « <i>campagne reculée, déserte. Mont arabe. Le bled de première ligne, la zone des premières lignes</i> » (1918 : 41). DAUZAT offre par contre trois définitions : « <i>Espace libre entre les tranchées adverses</i> » ; « (art.) <i>terrain vague</i> » ; « <i>terrain sans organisation, sans villages</i> » (2009 : 219). D'après ESNAULT, c'est une « <i>rase campagne</i> », un « <i>terrain (inhabité) entre les lignes, ou (en tant qu'inhabité) sur la ligne de feu</i> » (1919 : 83).	« (1916). <i>Argot milit. Terrain nu : pays désolé, sauvage.</i> »
Cagna	Le mot, écrit aussi « cagnat » ou « canha », indique un « <i>abri de tranchées</i> » (DAUZAT 2009 : 224), un « <i>abri léger aux tranchées, soit niche dans la terre, soit cabane de boisage</i> » (ESNAULT 1919 : 122).	Attesté depuis 1914 de l'annamite. Il est encore usité dans l'argot militaire pour indiquer un « <i>abri militaire, généralement souterrain ; abri de tranchée</i> ».
Chocottes (avoir les)	« <i>avoir peur</i> ». Locution attestée par tous les dictionnaires.	Cette locution est considérée comme familière et attestée depuis 1916 au sens de l'argot poilu.
Colombins (avoir les)	« <i>avoir peur</i> ». Locution attestée par tous les dictionnaires.	Cette locution est considérée comme familière et attestée au sens de l'argot poilu.
Cracra (ou cra-cra)	« <i>Malpropre, sale</i> ». Selon DAUZAT, il s'agit du raccourcissement de la finale de « <i>crasse</i> » qui se renforce par le redoublement de l'initiale (cf. DAUZAT 2009 : 169).	Attesté comme forme du français familial de l'adjectif « <i>crasseux</i> ».

Crapaud	« Grenade boche » (DÉCHELETTE 1918 : 79).	Attesté comme forme courante de la langue de l'artillerie pour indiquer un « <i>affût de mortier plat et sans roues</i> » et de la langue des marins pour l'« <i>ancrage d'une mine, d'une bouée</i> ».
Crapouillot	« Mortier de tranchée, petit et trapu comme un crapaud » (Ibid.).	« Petit mortier de tranchée utilisé pendant la guerre de 1914-1918. – Par métonymie. Le projectile de ce mortier. – REM. Le mot a servi de titre à une célèbre revue satirique. »
Dingue	« Fou » (Ivi : 87).	« Fou ». Forme de la langue familière, attestée depuis 1915.
Double-mètre	« Homme de grande taille » (Ivi : 88).	Même sens. Considéré comme familier.
Dragée	Pour DÉCHELETTE, il s'agit (1) d'une « balle » ou (2) de la « bombe qu'emportent les avions de bombardement » (Ivi : 89).	Considéré comme appartenant à l'argot ou familier au sens de « balle, projectile d'arme à feu ».
Gadin	Dans le langage de l'aviation, le terme veut dire « culbute, capotage, chute » (Ivi : 106).	Dans le langage familier : « chute (d'une personne) ».
Galetouse	DAUZAT propose plusieurs variantes orthographiques de ce mot (« galetance, galetose, galetosse, galtouze »), qui veut dire « gamelle » (cf. DAUZAT 2009 : 240).	Forme attestée comme argotique pour indiquer une « gamelle ».
Guitoune	« Trou couvert de rondins, de tôles ondulées, ou de sacs à terre où l'on se met à l'abri des projectiles » (DÉCHELETTE 1918 : 116).	Dans le jargon militaire, le terme indique encore aujourd'hui une « tente ».
Jaffe	« Soupe, c'est un terme d'argot de marsouins, dont l'usage s'est étendu petit à petit, par suite du mélange des troupes métropolitaines et coloniales » (Ivi : 123).	Aujourd'hui, c'est un terme argotique et familier pour indiquer la « nourriture », le « repas ».
Pouloper	ESNAULT propose la forme « pouleuper » aussi. Le verbe dérive de l'anglais « to pull up » (« tirer, traîner vivement ») et peut signifier (1) « galoper » et (2) « aller fort et raide ». (cf. ESNAULT, 1919 : 241)	Le verbe est attesté depuis 1916, comme forme de l'argot pour « Faire de nombreuses allées et venues ; se dépêcher, s'agiter ».

Rab (de rab)	« Le rab de rab est ce qui reste du reste. Le cuistot qui distribue le jus par exemple le distribue en deux ou trois fois pour être sûr d'en avoir assez pour tout le monde ; à la deuxième tournée, c'est du rab, à la troisième tournée, c'est du rab de rab » (DÉCHELETTE 1918 : 176).	Le GRLF l'atteste comme locution provenant de l'argot militaire pour indiquer un « rabiote supplémentaire ».
Saucisse	« Ballon observateur », « ballon captif allongé » (DAUZAT 2009 : 94, 139).	Le terme est utilisé pour signifier un « ballon captif de forme allongée » (1917).
Toto	« Pou ». Tous les dictionnaires l'attestent.	Forme argotique pour indiquer le « pou ». Quant aux origines, il s'agit d'un « mot champenois vulgarisé par la guerre de 1914-1918 », dont la formation est populaire par redoublement.
Zinc	« avion, bicyclette » (cf. Ivi : 272).	Au sens d'« avion », on l'utilise encore dans le langage familier.

4. Conclusion

Le bref panorama présenté nous permet de dresser un bilan partiel de ce qui reste du lexique et de la lexicographie de guerre cent après le conflit. La Première Guerre mondiale a été, d'un côté, le moteur propulseur d'une véritable révolution langagière : il est indéniable son rôle dans l'enrichissement du vocabulaire grâce aux apports des langues régionales, des colonies, des langues étrangères et des technicismes servant à nommer, *in primis*, les armes nouvelles. Voici, à ce propos, le témoignage exceptionnel d'Henri BARBUSSE : « Le même parler, fait d'un mélange d'argots d'atelier et de caserne, et de patois, assaisonné de quelques néologismes, nous amalgame, comme une sauce, à la multitude compacte d'hommes qui, depuis des saisons, vide la France pour s'accumuler au Nord-Est » (1916 : 28-29).

De l'autre, son héritage est aujourd'hui assez faible, car la plupart des termes de l'argot des poilus ne sont pas entrés dans le vocabulaire standard, en disparaissant peu à peu au fil des années. Il en va de même pour la lexicographie de guerre qui n'a presque pas retenu l'attention des linguistes et des lexicographes de l'époque contemporaine. On pourrait supposer que cette position dérive du mauvais accueil réservé, au

début, aux écrits qui annonçaient avec enthousiasme l'essor d'un parler des soldats. En particulier, c'est le dictionnaire de SAINÉAN à recevoir le plus de jugements négatifs : on lui reproche l'élaboration « *trop hâtive* » (COHEN 1916 : 70) des documents et la place importante accordée à l'argot parisien. Marcel COHEN surtout s'attaque à ce point, en affirmant que :

Le langage parisien (lexique familier), qui emprunte un peu à tous les langages, a beaucoup emprunté à la caserne, avant la guerre [...] ; il a reçu beaucoup, depuis la guerre, de l'armée en campagne. [...] Je ne nie donc nullement qu'il y ait recoupement du langage parisien et du langage militaire, surtout du plus récent langage parisien et du langage des tranchées mais il faut se souvenir qu'ils sont deux, et non pas un, comme M. Sainéan a tort de le dire.

(Ivi : 73)

Et pourtant, malgré les quelques imprécisions, les erreurs et les vives critiques, tous les ouvrages analysés nous donnent la possibilité de bien comprendre l'importance des tranchées en tant que terrain fertile d'innovation et création langagières, ainsi que leur rôle dans la constitution d'une lexicographie orientée non seulement à l'enregistrement de la langue des poilus, mais aussi à la construction du « vrai génie gaulois ». Répondant à l'urgence et à la contingence historiques, ils offrent un témoignage précieux du caractère éphémère de cet argot, ainsi que de ses conséquences sur le français d'aujourd'hui.

NOTE

[1] C'est Gaston ESNAULT qui crée ce néologisme pour indiquer une « *locution qui offre le même ressort sémantique qu'une autre, ou une analogie du contenu sémantique* » (1919 : 25), en la distinguant du « synonyme », « *locution qui peut servir à en remplacer une autre pour désigner le même objet* » (Ibid.).

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaires cités

- AA.VV. (1916). *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*. Paris : Larousse.
- DAUZAT, A. (1918). *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*. Paris : Armand Colin.

- DÉCHELETTE, F. (1918). *L'Argot des Poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la grande guerre de 1914*. Paris : Jouve & Cie Éditeurs.
- ESNAULT, G. (1919). *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs, employés aux armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*. Paris : Éditions Bos-sard.
- LAMBERT, C. (1915). *Le Langage des poilus : petit dictionnaire des tranchées*. Bordeaux : Imprimerie du Midi.
- REY, A. *Grand Robert de la langue française. Édition en ligne, sous abonnement*. URL : < www.lerobert.com >.
- SAINÉAN, L. (1973) [1915]. *L'Argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*. Genève : Slatkine Reprints.

Journaux de tranchées cités

- Cingoli-Gazette*, 4^e année, n° 20, juin 1918.
- L'Écho des gourbis*, n° 2, 12 avril 1915.
- [a] *L'Écho des marmites*, n° 2, vendredi 1^{er} janvier 1915.
- [b] *L'Écho des marmites*, n° 3, lundi 15 février 1915.
- Le Canard du boyau*, n° 1, août-septembre 1915.
- Le Gafouilleur*, 1^{re} année, n° 1, 15 mars 1916.
- Le Klaxon*, n° 1, mars 1916.

Ouvrages cités et de référence

- AUDOIN-ROUZEAU, S. (1997). 14-18. *Les combattants des tranchées*. Paris : Armand Colin.
- BARBUSSE, H. (1916). *Le Feu (Journal d'une Escouade)*. Paris : Flammarion.
- CÉLINE, L.-F. (1988). *Guignol's band I* [1944]. In : Id., *Romans III – Casse-pipe, Guignol's band I, Guignol's band II – Le Pont de Londres*. Paris : Gallimard, Coll. « La Pléiade ».
- CHARPENTIER, A. (2007). *Feuilles bleu horizon. Le livre d'or des journaux du front, 1914-1918*. Triel-sur-Seine : Éditions Italiques.
- COHEN, M. (1916). « Compte rendu de l'ouvrage de Sainéan, L., *L'Argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, Paris, E. de Boccard, 1915, 163 p. ». *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 64, 69-75.
- ROYNETTE, O. (2009). « Introduction. La guerre en mots ». In : A. DAUZAT, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*. Paris : Armand Colin, 11-36.

- ROYNETTE, O. (2010). *Les Mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre. 1914-1919*. Paris : Armand Colin.
- SOUDAGNE, J.-P. (2009). *Le Quotidien des soldats dans les tranchées*. Saint-Cloud : Impr. France-Quercy.
- THURIOT-FRANCHI, G. (1921). *Les Journaux de tranchées*. Paris : Nevers.

